

moyens différens d'é luder la conclusion du mariage proposé. L'événement prouva que ces trois fripons avaient calculé fort juste. Ils recueillirent 144,000 fr., dont un sacrifice de 20,000 les rendit paisibles possesseurs.

PELERINAGE A FERNEY EN 1820.

J'ai été à Ferney, que depuis si long-tems je désirais voir. La route qui y conduit depuis Genève est charmante, bordée de jolies maisons de campagne, de retraites gracieuses et de points de vue si délicieux, que ce n'est qu'aux environs de cette ville qu'on en peut voir de semblables. Au bout d'une fort belle avenue, nous sommes arrivés au château, dont l'architecture n'a rien de bien remarquable. On monte trois marches, on traverse un étroit vestibule, et l'on se trouve dans ce salon qui a reçu tous les beaux esprits, toutes les grandes notabilités européennes, car, ainsi que le disait un homme d'esprit, au tems de Voltaire: *Avoir été reçu à Ferney, c'est acquis un brevet de génie.* Ce salon est loin d'être brillant; quelques mauvais tableaux, une vieille tapisserie rouge, des meubles usés en sont l'ornement. A gauche, nous sommes entrés dans la chambre du grand homme, et j'ai été saisi d'une émotion religieuse; d'un trouble respectueux, en pensant qu'ici ce beau génie avait composé tant d'immortels écrits. Il me semblait y respirer un parfum de gloire et de grandeur. Jamais la vue des palais de Versailles et de Paris ne m'a produit un pareil effet, tant il est vrai que les lieux où habita un grand homme inspirent plus de vénération que ceux où siègent des monarques. Je me rappelai alors la réponse ingénue d'un maître d'auberge chez qui Voltaire venait de descendre. Le bon aubergiste se donnait mille peines pour bien recevoir un hôte aussi illustre, et faisait courir de tous côtés ses garçons. Ceux-ci, de mauvaise humeur, s'écrient: *C'est donc un roi que ce M. de Voltaire? Eh! mes amis, répond leur maître en enthousiasme, il y a douze rois en Europe, mais il n'y a au monde qu'un Voltaire?* Sur l'un des côtés de la chambre s'élève un humble mausolée qu'un sabre autrichien n'a pas respecté. L'épithaphe placée au sommet est une inspiration sublime de l'époux de mademoiselle Varicourt (surnommée belle et bonne par Voltaire). Ces simples mots, *Mon cœur est ici, et mon esprit est partout,* ne renferment-ils pas le plus bel éloge du défenseur des Calas et de l'auteur de Mérope?

Un lit mis au pillage, les portraits de Frédéric, de Catherine, de Lavoisier; un Voltaire à quarante ans, plein de finesse et d'expression, et une foule de silhouettes des grands hommes du tems attirèrent les regards.

La fenêtre de cette chambre donne sur les jardins et un petit bois qui ont éprouvé bien des changemens depuis la mort de Voltaire. Cependant l'on voit toujours une longue et épaisse charmille, où à cinq heures du matin le grand homme venait méditer et déclamer, au moment où il venait de les terminer, quelques scènes de ses tragédies immortelles.

Le jardinier actuel a connu Voltaire quelques années, et nous a raconté avec naturel quelques anecdotes assez peu con-

nues sur l'illustre maître du château. La suivante, qui a eu pour théâtre l'allée de charmille, n'est pas la moins curieuse.

Gibbon étant venu à Genève, et impatient de voir Voltaire, s'empresse de venir demander l'honneur d'être reçu au château. Malheureusement Voltaire était persuadé que l'historien anglais avait écrit contre lui, et il ne veut point le recevoir. Gibbon est au désespoir; il met tout en jeu pour satisfaire son désir, et parvient à toucher un valet, qui, de grand matin, le fait cacher derrière la charmille, où Voltaire ne tarde pas à arriver. Au moment où il passe devant l'endroit que Gibbon a choisi, celui-ci s'é lance à sa rencontre, le contemple attentivement des pieds à la tête, puis s'en va sans proférer un seul mot. Voltaire remonte dans son cabinet, appelle son secrétaire et lui dit: *Vanières, descendez au jardin, vous y trouverez un Anglais auquel vous demanderez douze sous pour avoir vu la bête.* Vanières descend, s'adresse à Gibbon et réclame les douze sous. *Tenez, Monsieur,* dit froidement Gibbon, *en voici vingt-quatre, mais je veux voir la bête une seconde fois.*

Le lendemain il reçut une invitation fort polie pour venir dîner au château. A travers les percées de la charmille, on jouit de la vue la plus admirable qu'il soit possible d'imaginer. Au loin, le Mont-Blanc, couronné de neiges éternelles, s'élève pompeusement au milieu d'une quantité d'aiguilles et de pics bleuâtres, qui semblent placés là comme pour rendre hommage à ce géant des monts. A ses pieds on aperçoit les plaines les plus riantes, les mieux cultivées. Le Rhône, auquel vient se joindre la rivière argentée de l'Arve, s'écoule majestueusement ses flots au milieu des campagnes si belles qui entourent Genève. On aperçoit cette ville se dessiner en amphithéâtre à la tête de ce Léman, que Voltaire aimait, et dont il a dit: *Mon lac est le premier.*

Un vaste parc, peu éloigné du château, était le but des promenades de Voltaire, et sous ces beaux ombrages, traîné dans une étroite carriole par une petite jument noire qu'il affectionnait, il allait se livrer à ses méditations. L'espace qui sépare cette forêt du château, et qui s'élève en pente douce, est planté de vignes, où le grand philosophe ne dédaigna pas de jouer une scène comique que nous a racontée son vieux jardinier.

Le maître de ferme éprouvait une grande difficulté à se procurer des ouvriers savoyards pour le travail de la vigne, car ils étaient si bien endoctrinés par les dévots de leurs villages, qui leur peignaient Voltaire comme un Satan personnifié, que, dès qu'il s'agissait de venir travailler à Ferney, un refus formel était leur réponse. Le maître de ferme, à force de chercher et de payer, en trouva quelques-uns qui consentirent enfin à venir travailler dans ces terres excommuniées. Le bon fermier va parler à son seigneur, et le supplie de ne pas se montrer du côté où les Savoyards sont déjà à l'ouvrage. Voltaire, qui savait très-bien la répugnance que ces pauvres gens avaient à travailler chez lui, tranquillise son maître de ferme, et court se revêtir de son costume de Mahomet, se coiffe d'un gros turban, se drape d'une veste pelisse, présent de Catherine, et, sortant tout d'un coup de la charmille, il se présente aux regards éperdus

des malheureux ouvriers et les apostrophe d'une voix terrible, et les gratifiant des imprecations tragiques les plus remarquables. En apercevant cette grotesque figure, cette haute taille, cet accoutrement infernal, et surtout à l'ouïe de cette voix tonnante, les pauvres diables ne doutent pas qu'ils ont devant eux Lucifer en personne. Une terreur panique les saisit, ils se sauvent dans toutes les directions et ne s'arrêtent qu'à trois lieues de distance. Le lendemain et jours suivans, leur frayeur durait encore si bien, que jamais ils ne revinrent réclamer leurs outils aratoires. Le jardinier n'a pas su nous dire par qui, depuis cet événement, avaient été cultivées les vignes du grand philosophe.

(le Voleur)

LA DIPLOMATIE.

CASSANDRE.— Paillasse mon garçon, puis-que nous sommes sur cette place pour deviser agréablement à seule fin de divertir l'aimable société, ici présente... veuillez avoir celui de me dire ce qu'on entend par le mot diplomatie?

PAILLASSE.— Not' maître rien de plus facile...

C.— Dès-lors que c'est facile, Paillasse, expliquez-vous avec facilité.

P.— Voyez-vous: not' bourgeois, un mécanicien a inventé des scies mécaniques qui tranchent toutes seules l'ébène et le bois d'acajou, comme du navet; alors on lui accorde un brevet, un diplôme; si vous aimez mieux et voilà ce qui signifie le mot "diplôme à scie."

C.— Paillasse, mon ami, vous êtes une bête... écoutez-moi... je définis la diplomatie, qui est une des branches les plus conséquentes de la politique, proprement dite, est une chose à l'aide duquel on met dedans, en fait de gouvernement, tous les maïns de l'arouillissement.

P.— Diable, c'est une belle art!

C.— J'dis pds, mais écoutez la suite... Pour lors, Paillasse, supposons une supposition, comme dit M. Brunet dans les Ouvriers... Un banquier qui fait voir des animaux rares et curieux, qui a enfin une ménagerie soignée comme qui dirait la nôtre actuellement, m'emploie, moi, que je suis chargé d'annoncer le spectacle... comprenez-tu?

P.— Allez vot' train!

C.— Pour lors, il vient un finot, comme nous disons nous autres, qui m'enlève la confiance du bourgeois et qui parvient à me supplanter. Eh bien, que feratu, toi, dans l'occasion de la chose.

P.— Dam! si j'étais plus fort, j'elui donnerais une pié.

C.— Dieu Paillasse, que vous avez un mauvais ton! une pille! dites donc une dégelée... Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit... Celui qui frappe a tort, et la prudence est la fille de la sagesse... Voilà comment qu'il faut se comporter; montrez-vous grand homme!

P.— Comme y parle l'ouillère!

C.— Au moyen de deux vieille futailles et d'une planche de sapin, vous élevez un tréteau à côté de votre antagoniste... Vous criez à tue-tête que votre confrère banquier n'a pas le sens commun et qu'il ne s'entend pas plus en parade que feu M. Agamnon ne s'entendait à fabriquer des néo-tats... A la fin, votre ancien bourgeois, qui voit que les pratiques n'arrivent plus parce que vous les avez éloignées, met à la porte votre rival et vous reprend.

P.— Ah! ah! je commence à comprendre.

C.— C'est bien heureux... Ce que je viens de te dire, mon ami Paillasse, n'est que relativement...

P.— Relativement à l'Angleterre?

C.— Non, non, relativement à nous autres qui faisons la parade, ici, momentanément... Mais voici des principes de théorie supérieure et administrative... Suis mon raisonnement... Tu as un place qui rapporte pas mal... Tu as